

Pierre Herbart ou la vie ironique

Pierre Herbart

Souvenirs imaginaires,
suivi de *La Nuit*
La Licorne
L'Âge d'or

Paris, Gallimard, coll. «Le Cabinet
des lettrés», 1998, 167 p., 96 p.,
141 p.

Philippe Berthier

Pierre Herbart, Morale et style
de la désinvolture

Lyon, Centre d'études gidiennes,
1998, 137 p.

Ralentir travaux
«Avec Pierre Herbart»

n° 12, novembre 1998
pp. 31-80

«Atteint par le mal du siècle, je cherche, depuis vingt ans, quel message je pourrais apporter aux hommes. L'idée de ce "message" a terriblement handicapé mon existence. J'ai commencé, comme tout le monde, par le communisme. Autant l'avouer aussitôt, les résultats de l'expérience furent décevants» : ces lignes, qui auraient pu être signées par plusieurs générations d'intellectuels parisiens, sont de Pierre Herbart, homme d'action et de plume, journaliste mais aussi scénariste, romancier, nouvelliste et mémorialiste.

Il semblerait que, depuis sa mort en 1974, dans une indifférence quasi générale, on n'ait cessé de le découvrir ou de le redécouvrir. En témoignent les rééditions successives de ses œuvres, la publication d'inédits par Maurice Imbert en 1981, les articles parus dans la presse à diverses occasions, les articles et les dossiers qui lui ont été consacrés dans certaines revues, *La Quinzaine littéraire* notamment. Maurice Nadeau mis à part, l'intérêt s'est surtout manifesté dans de petites maisons d'édition (Le Tout sur le tout, Le Dilettante), dans quelques revues éphémères (*Subjectif*), chez des journalistes et des écrivains relativement rares (Jacques Brenner, Bernard Frank, Gérard Guégan, Raphaël Sorin). Grâce à la réédition de trois récits chez

Gallimard, dans une collection placée sous le signe de la recherche et de la distinction, grâce aussi à un numéro de la revue *Ralentir travaux* intitulé «Avec Pierre Herbart», et à la publication par le Centre d'études gidiennes de l'Université de Lyon du premier livre écrit à son sujet, Pierre Herbart fait partie de l'actualité secrète de l'année 1998.

Patrick Mauriès a fait choix des *Souvenirs imaginaires* (1968), de *La Licorne* (1964) et de *L'Âge d'or* (1953) pour «Le Cabinet des lettrés», la collection qu'il dirige aux Éditions Gallimard. Pareil choix se définit par opposition à ceux des «marchands», des «professeurs» et des «académies», si l'on en croit le texte de présentation de la collection. On voit mal, en effet, ce qu'il pourrait y avoir à vendre, à étudier ou à récompenser dans les récits en question. Reste à savoir si l'on peut encore trouver du plaisir à les lire. Maurice Nadeau le disait déjà dans *La Quinzaine littéraire* en 1968 : «Les “nouveaux romanciers” nous ont fait une seconde nature de lecteurs. On s'est habitué à leurs entrelacs, à leurs labyrinthes, à leurs énigmes. Si bien que quand paraît un récit comme *La Confrontation* de Louis Guilloux, ou ces *Souvenirs imaginaires* de Pierre Herbart, on se trouve un peu désemparé¹.» *Souvenirs imaginaires* : le titre de ce récit autobiographique en deux parties, où l'auteur figure sous le nom de Guillaume, renvoie à l'obsession du mensonge («Je sais pourquoi j'ai souvent menti. Parce que j'avais peur», p. 49). En dépit de quelques moments forts, comme la dernière rencontre de Guillaume et de son père, qui n'est d'ailleurs pas son vrai père et qui a choisi l'état de clochard par manière de protestation contre la bonne société de Dunkerque, ou son initiation mystérieuse, à l'âge de vingt ans, par les sorciers du sud du Dahomey, le récit n'a ni le pathos du souvenir ni la cohérence d'un univers imaginaire. *La Licorne*, peuplé d'enfants terribles, dont la manie est de dormir dans n'importe quel lit et qui rêvent aux animaux fantastiques décrits par le Père Huc dans ses souvenirs de voyage, fournit peu de péripéties à ce que Jean Ricardou appelait jadis l'aventure du roman. Quant à *L'Âge d'or*, il raconte l'amour homosexuel, sans réserve, sans soupçon, sans souci de distance ou de point de vue, sans la moindre perturbation dans la logique des possibles narratifs. Avec les œuvres de Cocteau, Gide, Carco, Genet, Montherlant et même Proust, que Philippe Berthier

¹ Maurice Nadeau, «Une certaine attitude», *La Quinzaine littéraire* (n° 46, 1er-15 mars 1968, p. 3). Cet article est repris dans *Ralentir travaux* (n° 12, novembre 1998, pp. 51-54).

mentionne dans l'essai qu'il lui consacre, Herbart peut difficilement soutenir la comparaison. Dans *La Nuit*, publié à la suite des *Souvenirs imaginaires*, on décèle pourtant la présence d'une figure qui gouvernait déjà l'invention de certains ouvrages antérieurs. Cette figure, c'est la prescience ou la prémonition. Plus exactement, c'est l'abdication que fait le narrateur de son pouvoir de créer du suspens en faveur du personnage qui acquiert par là un don de seconde vue. Ainsi Jésus, le héros de *La Nuit* : «Dites-lui que je passerai dans deux ou trois jours. Il sait qu'il ne reviendra jamais» (p. 155). Guillaume, dans les *Souvenirs imaginaires*, à propos de l'odeur de l'opium : «Cette odeur, je savais que je ne pourrais jamais l'oublier, que je ne pourrais peut-être plus m'en passer» (p. 55). Serge, dans *Le Rôdeur* : «Ivan poussa un soupir. J'étais sûr qu'il serait emmené à son tour².» Ou encore Pierre Herbart, le personnage de *La Ligne de force* : «Je savais exactement quel livre Andrée Viollis écrirait³» ; «Je savais, par exemple, que Boukharine, Radek étaient condamnés, que l'armée allait être épurée⁴» ; au sujet de Mikhaïl Koltsov, directeur de la *Pravda*, fusillé en 1938, «Je savais que je ne le reverrais jamais⁵.»

L'intérêt qu'Herbart suscite actuellement est tourné vers sa vie, politique ou amoureuse, autant si ce n'est plus que vers son œuvre littéraire. La nouvelle édition des *Souvenirs imaginaires* s'accompagne d'une longue notice biographique. C'est elle qui donne corps au personnage un peu falot de Guillaume ; c'est elle aussi qui permet de replacer dans leur contexte *La Licorne* et *L'Âge d'or*. Le dossier de la revue *Ralentir travaux* qui, en dehors de trois articles originaux signés Bernard Desportes (sur l'éthique herbartienne), Béatrice Beck (sur certains aspects de la vie quotidienne d'Herbart et de Gide) et Jean-Luc Moreau (sur le personnage d'Herbart dans *Le Goût de l'éternel* d'Henri Thomas), est constitué à partir de reprises et donne à lire des textes écrits en situation, aujourd'hui introuvables : l'avant-propos de *En URSS 1936*, qui consacre la rupture d'Herbart avec le parti communiste français, et la préface de Gide au *Chancré du Niger* (1939), où est dénoncé le scandale de l'Office du Niger. Dans *Pierre Herbart, Morale et style de la désinvolture*, Philippe Berthier propose un parcours thématique de l'œuvre d'Herbart, avec les étapes suivantes : 1. «Déclassé», 2. «Voyageur», 3. «Étranger», 4.

² *Le Rôdeur* (Paris, Gallimard, 1930, rééd. coll. «L'Imaginaire», 1984, p. 93).

³ *La Ligne de force* (Paris, Gallimard, 1958, rééd. coll. «Folio», 1980, p. 21).

⁴ *Ibid.*, p. 113.

⁵ *Ibid.*, p. 138.

«Solidaire», 5. «Amoureux», 6. «Désinvolte». Quelles que soient la qualité de son information et la pertinence de sa lecture, on peut reprocher à certaines pages du livre de faire comme si l'écrivain n'avait jamais écrit (voir au chapitre 5 : «on peut dégager un type du garçon selon le cœur et les sens d'Herbart : bien découplé, poitrine de cuivre, reins étroits et durs, cheveux courts», p. 84). Peut-être Pierre Herbart n'a-t-il écrit, au sens le plus fort, qu'une fois dans sa vie. Il a écrit *La Ligne de force*.

*

Publié en 1958 aux Éditions Gallimard, *La Ligne de force* se présente comme le récit autobiographique d'un homme «atteint par le mal du siècle», qui tente de comprendre l'allégeance politique envers le communisme qui a marqué sa jeunesse. De l'Indochine, où il est synonyme de lutte contre l'oppression coloniale, à l'URSS de 1936, où il s'accorde mal avec la misère, l'inégalité sociale, la surveillance policière, les actes de délation et les arrestations arbitraires, le mot «communisme» finit par perdre toute signification («Je n'ai rien fait. Je suis communiste... Alors pourquoi trembles-tu ? avais-je envie de demander⁶»). Après sa démission du parti, légèrement différée par les circonstances de la guerre en Espagne, c'est un homme «libre, léger, vide», qui s'engage dans la Résistance.

Mettant l'accent sur l'organisation chronologique d'un matériau qui lui est donné par la mémoire, l'auteur propose pour son livre l'appellation de «chronique». Il apparaît pourtant que *La Ligne de force* ne comporte pas une, mais deux organisations narratives, liant de manières différentes le temps de l'histoire et celui du récit.

La première respecte, dans ses grandes articulations, l'ordre de succession chronologique (ce qui n'exclut pas la présence de petites anachronies, le plus souvent par anticipation). Cette succession est inscrite dans l'Histoire au moyen de dates ou d'allusions à des événements pouvant être datés : dans la première partie, le séjour de Paul Reynaud, ministre des Colonies, en Indochine durant les mois d'octobre et de novembre 1931, et l'agression japonaise contre Shanghaï en janvier 1932, qui délimitent la durée du voyage effectué par le personnage, en compagnie de la journaliste Andrée Viollis, à travers l'Indochine et la Chine du Sud ; dans la deuxième, le traité

⁶ *Ibid.*, p. 112.

d'assistance mutuelle entre la France et l'URSS signé par Pierre Laval en mai 1935, qui précède de peu son départ pour Moscou, la cabale montée par la *Pravda* en janvier 1936 contre l'opéra de Chostakovitch, *Katerina Ismailova* (qu'Herbart confond avec *La Dame de pique*), la mort de Gorki en juin 1936, les procès de Zinoviev et de Kaménev, condamnés à mort en août 1936, qui ponctuent son séjour en URSS ; dans la troisième, les bombardements nocturnes de Madrid par l'aviation franquiste auxquels il assiste à la fin de novembre 1936, la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre à l'Allemagne dont il a le pressentiment avant d'en apprendre la nouvelle le 3 septembre 1939, la libération de Rennes au mois de juin 1944 à laquelle il prend une part active. Le récit s'accélère brusquement après la fin de la guerre :

Déblayons, déblayons... Mais je m'aperçois que je n'ai plus rien à dire de nos ineffables temps modernes, avec leur déstalinisation («Tout était en l'air au château de Fleurville»), leur Pologne, leur Hongrie. Rien absolument rien n'est changé depuis que le prince Romane s'enfuit de Russie dans la berline du général Dourakine⁷. Ailleurs pas le plus petit espoir de quelque chose qui soit seulement moins bête. Nous pacifions l'Algérie (ratissage, quadrillage, nettoyage, peigne fin, tout l'attirail d'un Figaro en délire) ; nous opérons à Suez ; nous recevons la reine d'Angleterre ; nous bombardons Sakhiet⁸.

Cependant, cet exemple suffirait à le prouver, *La Ligne de force* n'est nullement l'œuvre d'un historien. Tantôt la date est indiquée à la faveur d'une prolepse («Voilà : si je garde un si vif souvenir de ma nuit à Cholon, c'est d'abord grâce à l'inoubliable Malaise. En revanche, l'épisode final de la roulette : les Chinois debout, etc., ne serait peut-être pas resté dans ma mémoire si, cinq ans plus tard — en 1936 —, une image ne l'avait fait ressurgir⁹») ou reléguée dans une note de bas de page («Mon souvenir me représente ce personnage sous les traits de Malenkov. Je serais curieux de savoir s'il se trouvait

⁷ Dans *Le Général Dourakine*, la comtesse de Ségur met en scène un prince polonais du nom de Romane Pajarski. Accusé de conspiration contre la Russie, il a été condamné aux travaux forcés dans les mines de Sibérie, y a travaillé pendant deux ans, puis s'en est évadé. L'action se passe aux environs de 1856, un siècle avant les événements de Pologne et de Hongrie.

⁸ Pierre Herbart, *La Ligne de force*, op. cit., p. 150. — La localité tunisienne de Sakiet-Sidi-Youssef, qui abrite une base militaire du FLN, est la cible d'un raid aérien français le 8 février 1958 (soixante-dix victimes civiles).

⁹ *Ibid.*, p. 39.

à Madrid en janvier 1937¹⁰). Tantôt elle n'est posée que pour être dépassée par les événements («Certains de ces “événements” — les procès Boukharine et Toukhatchevski — sont postérieurs à 1936, mais telle était l'atmosphère qui régnait à Moscou dès cette époque¹¹»). Prises dans une énumération, comme les dates de 1945, 1946 et 1955, pour l'assassinat au Maroc de M. Lemaigre-Dubreuil, ces indications ne servent pas à écrire l'Histoire mais à créer un petit mythe personnel : «Mon sens inné de l'événement m'a toujours conduit au bon endroit, au bon moment¹²». Il n'est d'ailleurs pas rare de trouver dans *La Ligne de force* des segments diégétiques dépourvus de toute référence temporelle : pas plus qu'il ne date la visite à l'empereur Guillaume II dans sa résidence de Doorn («Etant d'esprit curieux, j'ai beaucoup voyagé dans ma jeunesse. À titre d'exemple, je dirai que je suis allé à Doorn (Pays-Bas) pour voir le Kaiser en exil¹³»), Herbart ne confère de portée ni d'amplitude à l'évocation *a posteriori* de ses activités aux environs de Toulon («En effet, le wagon de bois figurait assez exactement la longue cabine du bateau qui faisait la navette entre Toulon et la Seyne, que j'appelais “bateau de l'Arsenal” du temps où je “travillais” dans le coin¹⁴»). Seule une enquête de type biographique permettrait de déterminer la place de ces épisodes¹⁵. Elle établirait aussi que la date de janvier 1937 est inexacte¹⁶, et que l'âge donné au personnage éponyme, «Encore bien jeune malgré mes vingt-cinq ans¹⁷» ou «J'ai trente ans. Je me prépare à partir pour l'URSS¹⁸»,

¹⁰ *Ibid.*, p. 134.

¹¹ *Ibid.*, p. 113.

¹² *Ibid.*, p. 51.

¹³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁴ *Ibid.*, p. 66.

¹⁵ La note qui précède la nouvelle édition des *Souvenirs imaginaires*, établie d'après les recherches et les documents fournis par Maurice Imbert, fait mention d'un séjour à la Seyne, dans la famille Tranchant de Lunel, à la fin des années 30. Il n'existe pas, à ce jour, d'ouvrage plus complet sur la vie de Pierre Herbart.

¹⁶ D'après les *Cahiers de la Petite Dame*, tome II : 1929-1937 (Paris, Gallimard, «Cahiers André Gide», 1974, p. 602), Pierre Herbart est de retour à Paris le 26 novembre 1936. Mikhaïl Koltsov, agent spécial de Staline, inscrit dans son *Journal d'Espagne* à la date du 6 décembre de la même année : «Il n'y a pas longtemps Pierre Herbart, secrétaire et familier d'André Gide, a séjourné à Madrid. Nous l'avons reçu amicalement» (Madrid, Ediciones Ruedo Ibérico, «España contemporanea», 1963, p. 264). Nous traduisons.

¹⁷ Pierre Herbart, *La Ligne de force*, *op. cit.*, p. 47.

¹⁸ *Ibid.*, p. 57.

ne coïncide pas avec celui d'Herbart au moment des faits¹⁹. Quant aux autres marques temporelles, elles sont généralement vagues («un jour», «les derniers jours», «quand vint l'heure de se réembarquer pour la France») et relatives («le lendemain», «à dater de là», «quelques mois plus tard»). Elles renseignent moins sur l'ordre du récit que sur sa vitesse et ses changements de fréquence. Parmi les plus usitées, celles qui marquent le passage d'un jour à l'autre contribuent à donner l'impression d'un récit «au galop²⁰».

La présence d'une deuxième organisation narrative est révélée tardivement : «A la page 52 du présent livre, j'écrivais : *De la Chine, je ne parlerai pas. J'entends me réserver cette poire pour la soif*. C'est que je sentais bien, encore que je ne l'eusse pas tout à fait compris, que mon expérience chinoise ressortissait à ma vie la plus précieuse, et ne devait donc pas s'insérer, sous prétexte de chronologie, à la suite de mon voyage en Indochine²¹». Le narrateur raconte alors comment, de passage à Canton, il a suivi nuitamment, pendant près de deux heures, les pas d'un vieux Chinois portant au bout d'une perche quelque chose qu'il ne parvenait pas à identifier — jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il s'agissait d'une chauve-souris. L'analepse sur la Chine, qui vient compléter une lacune du récit, déclenche une série d'analepses en rappel : «Vous me demandiez ce qu'était la Chine ? Pour moi, c'est cela : c'est ma *ligne de force*, celle qui passe par le parc aux singes de Singapour et par la petite fille qui vendait *Le Général Dourakine*, celle qui donne un sens à la vie²²». Le montage fait ressortir que ce qui sépare le narrateur du personnage n'est pas seulement une distance temporelle, mais aussi une distance modale. C'est un «savoir différentiel», comparable à celui dont Susan Suleiman a décrit le rôle dans le roman à thèse à la première personne²³. Si le sens de l'expérience ne se dévoile que graduellement pour le personnage, le narrateur, lui, en est au stade des conclusions et

¹⁹ Pierre Herbart est né le 23 mai 1903, il a donc vingt-huit ans en Indochine à la fin de l'année 1931 et trente-deux ans le jour de son départ pour Moscou, via Londres, le 6 novembre 1935 (voir *Les Cahiers de la Petite Dame*, op. cit., p. 495).

²⁰ Voir Maurice Nadeau, «Une certaine attitude», loc. cit., p. 51.

²¹ Pierre Herbart, *La Ligne de force*, op. cit., p. 152.

²² *Ibid.*, p. 154.

²³ Voir «Pour une poétique du roman à thèse. L'exemple de Nizan», *Critique*, n° 330, novembre 1974, pp. 995-1021. On notera que Pierre Herbart est l'auteur en 1935 d'un roman à thèse stalinien, intitulé *Contre-ordre*, qu'il fera mettre au pilon par la suite. Sur ce livre, voir l'essai de Philippe Berthier, pp. 56-64.

des bilans : «Oui, cela même dont j'ai si souvent abandonné la poursuite pour m'occuper de riens : la colonisation, le communisme, la guerre d'Espagne, la Résistance. Que sais-je ? Et cependant...²⁴.»

*

Auteur, narrateur, personnage : on a pris soin de distinguer ces trois instances, en dépit de l'identité suggérée par la grammaire («je») et par l'onomastique («Ne laissez pas d'otage, Herbart²⁵», «Non, non, Pierre n'est pas de trop²⁶», «Camarade Herbart²⁷»). Les critiques ont souvent tendance à puiser dans *La Ligne de force* des compléments d'information sur l'auteur. Pour Philippe Berthier, «Herbart a eu assez de clairvoyance et d'honnêteté, après des ingénuités dont il a le premier convenu, pour déstaliniser dans son for intérieur vingt ans trop tôt» (p. 67) ; «S'il se reconnaît une "légèreté naturelle", Herbart ne se borne pas à l'assumer comme une donnée psychologique passivement reçue» (p. 106) ; «ignorant, pour des raisons de sécurité, où attendent le commissaire de la République et le préfet qu'il doit installer après avoir coffré leurs homologues vichyssois, il est hanté par l'angoisse d'une fausse manœuvre, qui le ferait se tromper de hauts fonctionnaires, arrêter les bons et hisser sur le pavois les mauvais» (p. 109). De même, pour Bernard Desportes, «C'est par élégance que Pierre Herbart s'engage — sa ligne de force est ailleurs, dans cet essentiel insaisissable, "dont j'ai si souvent abandonné la poursuite, pour m'occuper de riens : la colonisation, le communisme, la guerre d'Espagne, la Résistance. Que sais-je ?"» (*Ralentir travaux*, p. 38). L'un et l'autre critiques oublient que l'histoire ne leur parvient pas sans médiation, que le récit n'a d'intérêt, de drôlerie ou de caractère pathétique, que parce qu'il révèle la présence de cette force médiatrice. Le narrateur n'est pas l'auteur : cette considération paraîtra peut-être moins banale si l'on s'accorde à reconnaître au narrateur un ensemble de qualités particulières. Pierre Herbart est l'inventeur, dans le genre des mémoires, du narrateur «indigne de confiance²⁸.»

²⁴ Pierre Herbart, *La Ligne de force*, op. cit., pp. 154-155.

²⁵ *Ibid.*, p. 106.

²⁶ *Ibid.*, p. 116.

²⁷ *Ibid.*, pp. 72, 76, 88, etc.

²⁸ Traduction de l'anglais «unreliable». L'expression, dénuée de toute connotation morale, est empruntée à Wayne Booth dans *The Rhetoric of fiction* (Chicago, University of Chicago press, 1961). Pour Booth, un narrateur est digne de

Il existe une autre version de la première partie du livre, parue en 1956 dans la revue *Monde nouveau*²⁹. Dès l'attaque, supprimée de la version définitive, on constate que le narrateur est représenté, au sens que la théorie donne à ce mot, et qu'il participe d'une représentation que l'on est fondé à considérer comme fictionnelle : «Messieurs, ceci est, en quelque sorte, une conférence». On mesure aussi, dans la parenthèse qui suit, le degré auquel il peut être jugé digne de confiance : «on fait son libelle comme on peut³⁰.» Être indigne de confiance, pour le narrateur de *La Ligne de force*, ne signifie pas qu'il mente, mais qu'il s'écarte des normes de l'auteur implicite : «Je ne perds pas de vue que ce livre ne doit livrer de moi que la superstructure idéologique d'une expérience concrète et, pour ainsi dire, sociale³¹», ou de celles du lecteur prévu : lorsqu'il déclare qu'il a commencé, «comme tout le monde³²» par le communisme, que son voyage à Doorn lui a appris que «l'Allemand était avant tout un personnage comique³³», ou qu'il appelle des “riens” les grandes causes ou les grands buts, bref ce qui a constitué la trame des grands récits de son époque. À propos de la déstalinisation en URSS, le narrateur adopte une position doublement paradoxale : vis-à-vis de la *doxa* libérale, qui y voit le signe d'un progrès de l'Histoire, et vis-à-vis des communistes orthodoxes, qui s'efforcent d'en diminuer la portée. Tel est le sens de la comparaison burlesque : «Tout était en

confiance quand il parle ou agit en accord avec les normes de l'œuvre, et indigne de confiance quand il a l'air de parler ou d'agir en accord avec ces mêmes normes, sans le faire réellement.

²⁹ Pierre Herbart, «Le point», *Monde nouveau*, n° 105, novembre 1956, pp. 18-32 ; n° 106, décembre 1956, pp. 34-54. Il convient de rectifier ici une des erreurs contenues dans la note pour la nouvelle édition des *Souvenirs imaginaires* : la revue ne s'appelle pas *Nouveau Monde paru*, mais *Monde nouveau. Paru*, elle est issue de la fusion en 1951 de deux publications distinctes, *Les Cahiers du monde nouveau*, anciennement *Les Cahiers critiques du communisme*, et *Paru*, revue de l'actualité littéraire, intellectuelle et artistique ; elle n'est pas dirigée par Claude Mahias, auteur en 1955 d'une *Vie d'André Gide*, préfacée par Pierre Herbart, mais par Pierre Mahias, avec Georges Lambrichs à la rédaction. C'est dans cet article de *Monde nouveau* et non, comme l'affirme l'auteur de la note, dans la revue *Le Point* qu'Herbart s'exprime sur le général de Gaulle en termes peu flatteurs.

³⁰ «Le point (I)», *loc. cit.*, p. 18. Le mot «libelle» est inspiré par le titre d'une collection de Fasquelle où Herbart comptait publier son récit.

³¹ *La Ligne de force*, *op. cit.*, p. 11.

³² *Ibid.*, p. 9.

³³ *Ibid.*, p. 10.

l'air au château de Fleurville³⁴.» Le livre remplit d'autant mieux sa fonction de critique, morale, sociale, politique, que le narrateur est moins fiable et l'auteur plus dissimulé.

Les commentateurs d'Herbart auraient sans doute montré plus de prudence dans leur usage des citations s'ils avaient eu à faire à un roman. À cet égard, on peut se permettre deux observations. Premièrement, *La Ligne de force* se donne comme un récit factuel, au même titre que la chronique, le reportage, le journal intime, la biographie, la lettre, dont il contient les éléments épars. Deuxièmement, le narrateur ne se prive pas de recourir aux procédés, typiquement fictionnels, du roman à la troisième personne. Verbes de sentiment et de pensée, ou autres manières de décrire un processus psychique : «M. Paul Reynaud, prenant soudain conscience qu'il allait peut-être entendre ce que des oreilles de ministre ne sauraient écouter, s'était tiré des pattes³⁵», ou «Pour le mieux, pour le mieux ! vociférais-je en m'éloignant, précédé par le sergent qui tenait mon Rolleiflex dans ses mains gourdes de respect³⁶.» Récits de pensées ou pensées rapportées sur le modèle des paroles : quand le Kaiser s'exprime avec son dos — «Il disait d'abord : oubli des offenses (j'étais français quand même) ; puis : résignation hautaine devant l'adversité ; enfin : préoccupations supérieures³⁷» —, ou quand les préfets et les généraux de juin 1944 hochent la tête pendant que le général de Gaulle enseigne au personnage la façon d'allumer les cigares (««Nous, nous savons, nous savons...», disaient leurs hochements³⁸»). Discours indirect libre, comme dans ce passage régi par le principe de la vigilance prolétarienne :

Voilà où en était l'état de la question, plus complexe que je ne l'avais d'abord supposé : le diplomate italien, maintenant qu'on l'avait dépouillé de son passeport diplomatique, n'était plus diplomate. L'avait-il jamais été ? Rien de moins sûr. Il avait une tête d'agent provocateur. Mais pourquoi provoquer si étrangement ? Pour accréditer la légende des bezprisorni³⁹. Et même en admettant qu'il ait été

³⁴ *Ibid.*, p. 150. Allusion aux *Vacances* de la comtesse de Ségur.

³⁵ *Ibid.*, p. 22.

³⁶ *Ibid.*, p. 44.

³⁷ *Ibid.*, p. 10.

³⁸ *Ibid.*, p. 149.

³⁹ Enfants abandonnés. C'est une réalité de la société russe de l'époque. La plupart d'entre eux ont perdu leurs parents au moment de la collectivisation de l'agriculture et de l'élimination massive des koulaks (premier plan quinquennal, 1928-1932). André Gide leur consacre un chapitre en appendice à son *Retour de*

diplomate, tout en ne l'étant plus actuellement, et en rejetant l'hypothèse contre-révolutionnaire du bezprisorni, on arrivait à la conclusion qu'un voyageur du wagon avait volé le passeport diplomatique. Et comment reconnaître le vrai diplomate du faux ? Le premier diplomate pouvait être un fou qui se prenait pour un diplomate. Le second pouvait être le vrai diplomate, et le passeport diplomatique n'avoir jamais quitté sa poche. Au reste, qui avait vu le passeport ? Y avait-il jamais eu de passeport ?⁴⁰

Montage des voix, construction des personnages, répartition des scènes et des sommaires, utilisation des ellipses, récurrence des thèmes et des motifs : Pierre Herbart est dans *La Ligne de force* au sommet de son art du roman.

*

«Que venez-vous faire en Indochine ?», «Comment se fait-il que tu sois passé par Kiev ?», «Vous restez encore combien de temps en Russie ?», «Mais que diable êtes-vous venu faire dans cette galère ? Vous voulez vous battre ?», «A quel titre êtes-vous là ?⁴¹» : il est significatif que le personnage d'Herbart dans *La Ligne de force* s'attire toujours les mêmes questions, tant de la part d'un policier que d'un amoureux, d'un écrivain, d'un technicien russe pendant la guerre d'Espagne ou d'un futur gouverneur général de Madagascar. Le récit se développe autour d'une absence d'information : les raisons qu'a le personnage de voyager ne sont pas seulement informulées, elles font l'objet de formulations volontairement déconcertantes («On ne sait jamais si, plus tard, on aura encore assez d'énergie, d'entregent — ou simplement : d'argent — pour aller si loin⁴²»). Les actions qui lui sont prêtées dans le cours du voyage ne permettent pas non plus de se livrer au jeu de l'inférence (fumer l'opium en lisant les notes et en regardant les photos prises par Andrée Viollis, diriger une revue, *La Littérature internationale*, qui semble pouvoir se passer de son intervention). Seul le voyage en Espagne est motivé par l'annonce de la publication par Gide du *Retour de l'URSS* : «Je lui dis — ce qui était vrai — que j'espérais rapporter d'Espagne un témoignage qui inciterait Gide à remettre à beaucoup plus tard la publication de son

l'URSS (Paris, Gallimard, 1936, rééd. «Biblos», 1993, pp. 462-463). Ils jouent un rôle important dans le parcours politique du personnage de *La Ligne de force*.

⁴⁰ Pierre Herbart, *La Ligne de force*, op. cit., pp. 70-71.

⁴¹ *Ibid.*, pp. 14, 102, 104, 127-128, 150.

⁴² *Ibid.*, p. 12.

livre⁴³». Cependant, cette information n'est pas donnée gratuitement, elle fait partie du petit programme narratif qui, deux pages plus loin, amènera Aragon à dénoncer Herbart aux membres de la mission russe à Madrid.

Significatif également, le rapport du personnage avec les papiers qui établissent son identité et permettent sa circulation (visas, passeports, laissez-passer, cartes du parti, etc.). Le dialogue qui s'instaure à son arrivée en Indochine montre qu'il connaît leur valeur auprès des autorités : «Qu'est-ce ? hurlai-je. Mes papiers ne sont-ils pas en règle ? Sommes-nous en France ici, oui ou merde ?⁴⁴». Les papiers fonctionnent comme des objets fétiches : le terme de «propuce», traduction originale du russe *propousk*, le dit explicitement. Le personnage, lui, commence son parcours avec des papiers en règle, le poursuit avec un papier de l'ambassade d'Espagne à Paris qui se révèle sans valeur à Madrid, et l'achève dans la Résistance avec de faux papiers.

Contrairement à N., à Viollis ou au collaborateur dévoué de *La Littérature internationale*, contrairement à Gide et à quelques autres personnages du livre, Herbart est celui qu'aucun pays ne retient, qu'aucun travail ne requiert, pour qui aucune femme ne s'inquiète. Au demeurant, les images du couple, du travail, de la France et des français, apparaissent presque toujours négatives. C'est à ce personnage qu'il est donné de vivre ce qu'un autre appellera plus tard des «incidents», en s'interdisant pour sa part d'en tirer une ligne de sens⁴⁵.

À la «ligne d'échec» qui caractérise le parcours politique du personnage et celui des hommes de sa génération, la fin du livre oppose une «ligne de force» ayant pour points principaux : le parc aux singes de Singapour, où les hommes et les animaux sont en

⁴³ *Ibid.*, p. 126.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁵ Voir Roland Barthes par Roland Barthes, Paris, Éd. du Seuil, 1975, p. 154. Barthes et Herbart ont pu se croiser en 1947 à *Combat*, l'un commençant sa collaboration avec ce qui allait devenir *Le Degré zéro de l'écriture*, l'autre reprenant ses éditoriaux, en alternance avec Claude Bourdet, après un an et demi d'interruption. Voir à ce sujet Maurice Nadeau, «Herbart à *Combat* et beaucoup plus tard», *La Quinzaine littéraire*, n° 349, 1er-15 juin 1981, pp. 15-16, repris dans *Ralentir Travaux*, n° 12, novembre 1998, pp. 55-58. Grand lecteur de Gide, Barthes devait connaître le nom d'Herbart. A-t-il lu *La Ligne de force* ? Rien ne permet de l'affirmer.

intelligence, les trois petites filles qui vendent des livres de la comtesse de Ségur sur les trottoirs de Léninegrad, le vieux chinois promenant sa chauve-souris apprivoisée à travers la ville de Canton. De quoi s'agit-il exactement ? Il s'agit à chaque fois d'un état de choses, dans lequel se retrouvent la nuit, les rues (les allées pour le parc), une foule plus ou moins dense, évoluant en dehors de tout contrôle ; quelque chose tout à coup qui éveille un souvenir d'enfance, un souvenir d'en France. «Elle ouvre le garde-manger, en sort — je n'en crois pas mes yeux ! — cinq ou six volumes de la Bibliothèque Rose, dorés sur tranche. *François le Bossu, Pauvre Blaise, Les Deux Nigauds...*⁴⁶». Il s'agit aussi d'un état permanent du désir ou de la raison : «Ah ! rien que d'évoquer cela, me voici fou, comme en cette nuit d'antan. Existe-t-il même encore, ce parc ? Là, je pourrais vivre⁴⁷.» Les points de la ligne de force ne sont pas seulement reliés entre eux, ils ont aussi des liens avec certains points de la ligne politique : la «retape intense» du parc de Singapour avec les improbables vices du ministre des Colonies, les «gestes mystérieux» des singes avec les signes d'intelligence échangés par le personnage et son boy dans la fumerie d'opium, les petites vendeuses de livres avec une autre petite fille qui n'a plus que son corps à vendre. Dans la longue marche du personnage à travers la ville chinoise, on peut aussi relever l'allusion ironique à un passage célèbre du début de *La Condition humaine* de Malraux : «Et Canton déroulait sous nos pas son obscure géographie⁴⁸.»

*

Comment évoquer alors, comme le fait Philippe Berthier (p. 69) une «aigreur de la démobilisation politique», un «ranc de retraité», un «à quoi bon d'homme revenu de tout» ? Même niées, ces formules semblent inadéquates. Pierre Herbart ne raconte pas ses mémoires ou ses antimémoires, il les fait raconter par un narrateur indigne de confiance. Il ne se présente pas comme un héros, mais comme un personnage qui s'emploie à devenir et à rester minoritaire (par minorité, il faut entendre la qualité commune à ceux qui n'ont pas le don de plaire aux pouvoirs en place : les communistes en Indochine, qui incluent «non seulement les nationalistes désireux de voir

⁴⁶ Pierre Herbart, *La Ligne de force*, op. cit., p. 64.

⁴⁷ *Ibid.*, pp. 13-14.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 154.

appliquer à leur pays les principes démocratiques qu'ils ont puisés chez nous, mais les miséreux qui supplient qu'on leur vienne en aide⁴⁹», les enfants abandonnés en URSS, les amis morts pour le général de Gaulle, ou les victimes du Comité d'épuration). Sans doute est-ce là ce qu'on appelle un homme de gauche.

Sylvie PATRON

⁴⁹ Andrée Viollis, *Indochine SOS*, Paris, Gallimard, 1935, p. XVI.